Pierre Ajame

GALLIMARD

HERGÉ

16° M
15670

1161 145

PIERRE AJAME

Hergé

PRÉFACE DE DAN FRANCK

nrf

GALLIMARD

DL-21011991-01943

© *Éditions Gallimard, 1991.*

PRÉFACE

Pierre Ajame a consacré les dernières années de sa vie, et donc ses dernières forces, à écrire ce livre sur Hergé. D'autres se chargeront de tresser autour de l'ouvrage les lauriers qu'il mérite. Je me contenterai quant à moi d'en relever les quelques insuffisances. Elles constituent à mes yeux sa richesse profonde.

Pierre Ajame était moins archiviste qu'homme de plume et de lecture. Peut-être commet-il ici ou là quelques erreurs sur une date, un lieu ou une référence. En cela, ce livre ne répond pas toujours aux critères presques scientifiques propres au genre de la biographie. Mais le genre ayant épuisé la vie d'Hergé, il fallait autre chose. Pierre Ajame a choisi de se pencher sur l'œuvre comme un voyageur doué de cette culture, de ce don de synthèse et de comparaison qui sont le lot des grands lecteurs. Tintinophile enragé, il est parti sur les traces de son héros, tel un détective littéraire relevant un à un des indices à peine visibles. Il a fouillé l'histoire d'Hergé, l'Histoire tout court, dressant la toile de fond indispensable à la compréhension de l'œuvre, laquelle reste toujours au premier plan, branches et racines.

Pierre Ajame avait l'amitié batailleuse. Il aimait puis se fâchait, aimait à nouveau, se fâchait encore. De ces cheminements en montagnes russes naissaient des passions qui, c'est le propre des passions, ignoraient la mesure. Ainsi de Hergé.

Pierre Ajame l'excuse là où il est inexcusable, et l'attaque là où on attendrait plutôt de la mansuétude. Quelquefois, il règle d'un trait de plume extraordinairement bref un paragraphe qui eût mérite un chapitre – et qui valut nombre de procès au père de Tintin. Ailleurs, il l'engueule, revient inlassablement à la charge jusqu'à l'estocade finale. Il pardonne à l'homme mais n'absout jamais l'artiste. C'était, chez lui, une exigence essentielle.

Pierre Ajame avait presque terminé ce livre lorsque la maladie l'emporta. L'ouvrage était à peu près achevé. Il restait à en corriger les scories et à en assurer la bonne publication. Pierre avait demandé que cette tâche me revînt. Autant pour des raisons d'amitié qu'en souvenir des quelques livres que nous avions publiés à quatre mains sous le pseudonyme de Marc Kajanef (anagramme de nos deux noms). Je lui ai rendu cet hommage aussi fidèlement que possible. Et s'il y a quelque douleur à relire et achever le travail d'un ami disparu, les bonheurs existent aussi. Ce sont ceux de l'ultime rencontre. Ils sont ici inespérés. Pierre Ajame écrivant sur Hergé, c'est Pierre Ajame tel qu'en lui-même : une générosité, une plume, un paradoxe.

Dan Franck

CHAPITRE PREMIER

TIM L'ÉCUREUIL

Le 22 mai 1907, à sept heures et trente minutes du matin, naquit à Etterbeek, commune de l'agglomération bruxelloise, un bébé belge qui changea de nom, dans une rue qui perdit le sien.

Il y a du Marcel Aymé dans cette relation, comme si le réalisme fantastique jetait une ombre légère sur le banal berceau où vagit Georges Prosper Remi, fils d'Élisabeth Remi, née Dufour, ouvrière tailleuse âgée de vingt-cinq ans, à l'accouchement de laquelle présida Armand Schovaers, docteur en médecine âgé de quarante-quatre ans. Le docteur Schovaers signa la déclaration de naissance; « le père absent », précise le registre de la commune.

Que faisait Alexis Remi, vingt-quatre ans, employé, à sept heures trente minutes du matin, lorsque naquit son fils? Aucun mystère : il était au travail, à la maison de confection pour enfants, la firme Demoulin, dirigée depuis 1906 par Henri Van Roye-Waucquez dont le caractère autocrate et paternaliste aura quelque influence sur le destin des Remi.

Georges Prosper Remi deviendra Hergé (Georges Prosper Remi, alias Remi Georges, alias R G, alias Hergé) quinze ans plus tard, et le 25, rue Cranz, où il vit le jour, est devenu le 33, rue Philippe-Baucq; une plaque commémorative, apposée le 15 avril 1986, y rappelle l'événement.

Georges Remi est né sous le signe des Gémeaux. Hergé le

rappelait souvent, s'amusait et s'intriguait de se sentir double. La gémellité sera d'ailleurs un leitmotiv de son œuvre, à la fois porteur de comique et de trouble.

Georges est Gémeaux, et aussi fils de jumeau. Le 1er octobre 1882, naquirent en effet son père Alexis et son oncle Léon qui, jusqu'à la fin de sa vie, fut une copie conforme de son frère : dans sa démarche, la taille de la moustache, le vêtement, les habitudes de promenades... Un jour, Dupond rencontrera Dupont....

Alexis et Élisabeth ont donc un premier enfant. Ils sont d'origine modeste, font des métiers modestes, habitent un logement modeste, mais l'arrivée de Georges Prosper est comme une embellie après plus de deux ans de mariage où l'économie fait loi. Et puis Élisabeth compte bien, un jour agrandir le logement familial : tout près de la rue Cranz, s'élève la maison du 34, rue de Theux, où résident ses parents.

Le grand-père et la grand-mère maternels de Georges sont des personnages. Joseph-Antoine Dufour était plombier et avait le sens du placement. Toute sa vie, il investit dans la pierre, précisément dans ce joli hôtel un peu théâtral, avec escalier de marbre, grand hall et motifs en stuc qu'il fit construire en 1900 et où, en 1907, il coule une retraite qu'il prévoit peut-être longue et qui ne le sera pas. A sa mort, en 1914 (il n'avait que soixante et un ans), le 34, rue de Theux posera problème car Élisabeth ne manque ni de frères ni de sœurs qui convoitent également la belle bâtisse.

La grand-mère, Antoinette Dufour, née Roch, était lingère. Décidément, dans la double ascendance d'Hergé, c'est presque une tradition de travailler dans le vêtement. Convient-il d'y voir l'origine d'une élégance dont Georges ne se départit jamais et qui assit sa réputation de dandy dès l'adolescence?

Antoinette n'a pourtant pas la passion du falbala. Elle est avant tout, avant la plomberie et la fortune faite, une gamine de Bruxelles, de ce quartier très populaire des Marolles, un peu comparable à l'ancien Ménilmontant; les enfants y

jouent dehors sur les pavés disjoints, la radio résonne dans des cours où sèche le linge entre deux piquets. Les Marolles ont leur topographie, leurs bandes, leurs règles de vie, leur patois (leur langue, disent ses habitants : en vérité, une variante du dialecte bruxellois). Ils auront bientôt leurs héros : deux « ketjes », c'est-à-dire deux galopins, du nom de Quick et Flupke, qui ressusciteront les exploits d'Antoinette et de son équipe. Bref, les aventures de Quick et Flupke seront, aussi, une variante sur le temps retrouvé, et retrouvé d'autant plus facilement qu'Antoinette, qui partagera souvent la vie de famille, ne parle que le bruxellois (ou le marollien) et méconnaît le moindre mot de français. A cette musique flamande, qui s'élève quand bavardent la fille et la mère, Élisabeth et Antoinette, Hergé, le puriste Wallon tant soucieux de syntaxe, empruntera plus d'une note.

Les origines d'Alexis Remi, et de son jumeau Léon sont beaucoup plus romanesques. Mais il s'agit d'un roman qui, en début de siècle, fait suffisamment honte pour qu'on le cache. Car Alexis et Léon sont les enfants d'une fille-mère, Marie Dewigne, dont on sait[1] qu'elle quitta le domicile parental le 8 septembre 1882 pour accoucher le 1er octobre suivant.

Marie est femme de chambre chez la comtesse Errembault de Dudzeele, riche aristocrate retirée dans sa propriété de Chaumont-Gistoux, dans le Brabant wallon, après avoir passé sa jeunesse aux États-Unis, ou plutôt aux Amériques comme on disait encore. Alexis et Léon bénificient de la protection de la comtesse, dont le mari brille par son absence. Ils ont accès aux allées du parc et aux établissements scolaires – fait rarissime à cette époque pour des enfants de domestique. On parlera longtemps de la « bonne comtesse » chez les Remi.

Mais on ne parlera guère que d'elle. Jamais en tout cas de ce Philippe Remi, ouvrier imprimeur de vingt-trois ans, qui

1. Ces révélations sont le fruit d'une minutieuse enquête menée par Hervé Springael et relatée dans son ouvrage *Avant Tintin* (chez l'auteur).

épousa Marie Dewigue le 2 septembre 1893, reconnut les deux enfants et leur donna son nom. Mariage blanc, sans doute organisé par la comtesse, existence blanche... Philippe Remi décédera en 1941, quarante ans après Marie, morte à quarante et un ans, en 1901. Hergé ne le connaîtra pas. Alexis et Léon font l'impasse sur les grands-pères, le vrai comme l'adoptif, et quand Marie-Louise, fille de Léon, interrogera son cousin Georges, elle s'entendra répondre : « Notre grand-père, c'était quelqu'un qui passait par là ! » Simplifiant encore, Hergé dira plus tard : « Il est vrai que mon père était orphelin... » Trou de mémoire ou amnésie sélective?

C'est donc la famille d'Élisabeth qui, endimanchée, mène le nourrisson aux fonts baptismaux, le 9 juin 1907, moins de trois semaines après sa naissance. Les Remi ne sont pas des catholiques très pratiquants, mais la religion fait partie de la vie sociale ; ils y sacrifient avec plaisir. Sans doute la cérémonie fut-elle suivie de réjouissances dans la grande maison de la rue de Theux, et sans doute Joseph-Antoine régla-t-il les frais de la réception. D'autant plus que sa femme, Antoinette, était la marrraine du petit. L'oncle Léon devait être parrain, mais il fut retenu ce jour-là à Paris, où il se perfectionnait dans son futur métier : tailleur militaire – comme par hasard. Il fut remplacé par un certain Édouard De Naeyer, dont personne n'entendra plus parler.

Et voici la première image. Il ne s'agit pas d'un dessin, mais d'une photographie : Georges a cinq, six mois. Il est tout rond, joufflu, potelé. Chemisette en dentelles, une longue chaîne en or autour du cou, bouche ouverte, yeux écarquillés, il respire la belle humeur et la bonne santé. Il trône en gloire sur une fausse fourrure. Il est, c'est évident, le roi d'un monde minuscule. Mais, il reste trop petit pour l'apprécier et, quelques années plus tard, ce monde le décevra : « Mes parents m'aimaient bien, je n'ai pas à me plaindre, mais il y avait peu de contacts (...) On s'aime bien, oui, mais on n'a pas grand-chose à se dire [1]. »

1. *L'Univers d'Hergé – Les Débuts*, Éd. Rombaldi.

Autre cliché : Georges a deux ans, affublé d'un de ces costumes que les familles réservent au photographe : hautes bottines, col presque marin et des nœuds partout, jusque dans les cheveux qu'il porte longs et bouclés, en anglaises comme une fille. Il est juché sur un débris de colonne vaguement ouvragé, un accessoire pour enfants sages. La pose est parfaite, le regard sérieux et un peu ennuyé. Il donne le change. Car, en fait, c'est déjà un garnement.

Ses parents recouraient à deux méthodes pour calmer sa frénésie de sottises, particulièrement aiguë dans les cas de visite en famille ou chez les amis. La première, qu'il évoquera soixante ans plus tard avec une indignation intacte, est celle de la fessée. Il semble d'ailleurs qu'elle ait été rarement utilisée, ne serait-ce que parce que la maman, de santé frêle, manquait d'énergie. On lui préférait donc la technique, assurément plus porteuse d'avenir, de la distraction par le dessin : muni de crayon et de papier, Georges s'absorbait des heures durant dans le croquis et le graffiti. Une obligation qui devait devenir plaisir...

A l'époque, l'enfant est double : Georges qui pleure et Georges qui rit, Georges l'insupportable et Georges le raisonnable. Georges l'inégal en tout cas, mais dont on peut comprendre les sautes de caractère car l'ambiance familiale n'est pas sereine. En 1908, les Remi se sont installés au 34, rue de Theux, chez les grands-parents Dufour. Mais l'arrivée du trio n'est pas du goût des frères et sœurs d'Élisabeth, qui, indignés par ce clair favoritisme, mèneront une lutte sourde jusqu'à obtenir le départ des Remi, en 1912. Ces quatre ans passés chez les Dufour représentent cependant une halte importante dans une existence qui va connaître le nomadisme.

Par surcroît, la jolie maison de la rue de Theux (mais on parle plutôt de la « place de Theux » car la rue, à cet endroit, s'élargit), avec sa coquette façade qui s'orne d'un balcon en

fer forgé, a failli être le théâtre d'un drame : pendant l'hiver 1909-1910, Élisabeth contracte une pleurésie si grave qu'Alexis lui fait administrer l'extrême-onction. Chacun la juge perdue; elle guérit, mais conservera de ce mal des traces mortelles.

Au fil des années, les différends familiaux sont devenus tels chez les Dufour, qu'Alexis Remi a décidé de déménager. Sa femme est enceinte, et il souhaite qu'elle accouche loin des disputes. Aussi bien, en janvier 1912, les Remi s'installent-ils, sans quitter la commune d'Etterbeek, au 57, avenue Malou.

Alexis, qui a agi précipitamment sous l'effet de la colère, au moins de la contrariété, a sous-estimé le montant du nouveau loyer. A peine arrivés avenue Jules-Malou, les Remi doivent quitter le logement, trop onéreux. Ils emménagent in extremis au 91, rue de Theux, non loin de l'hôtel des Dufour, mais sur la commune d'Ixelles, limitrophe d'Etterbeek. In extremis car, quelque trois semaines plus tard, le 26 mars, Élisabeth accouche d'un deuxième fils : Paul Léon Constant. Cette fois, l'oncle Léon sera parrain.

Paul et Geroges ont donc cinq ans de différence. Et beaucoup plus d'indifférence. Hergé a souvent dit que son frère Paul avait probablement été à l'origine de Tintin, pour certaines attitudes physiques au moins. Paul, lui, qui fit carrière dans l'armée et mourut après Hergé (en 1986), refusa toujours d'accorder la moindre interview, d'évoquer le plus petit souvenir.

Hergé comprenait cette discrétion, peut-être fondée sur l'agacement, et la respectait. On sait seulement des deux frères qu'ils se battirent quelque peu, s'estimèrent assez pour correspondre souvent, et que Paul fournit également à Hergé le point de départ d'un de ses « méchants » les plus réussis : le colonel Sponsz, quintessence caricaturale de la soldatesque gradée.

Curieusement, en dépit de son caractère difficile, Georges ne fut pas mis au jardin d'enfants. Sans doute Élisabeth, qui

avait cessé de travailler à l'extérieur en devenant mère, avait-elle souhaité s'occuper elle-même de son premier fils. Et ce n'est qu'à la rentrée scolaire de 1913, un 29 septembre, que Georges fut inscrit en classe de première préparatoire à l'athénée d'Ixelles [1].

L'enseignement officiel qui domine alors en Belgique est à forte coloration catholique. A vrai dire, il y a peu de différence entre les lycées laïques et les établissements confessionnels; ainsi, les cours de religion y tiennent une place d'égale importance. Ce n'est pas le cas de l'athénée d'Ixelles, école communale payante fréquentée par les fils de bonne famille, qui jouit certes d'une bonne réputation sur le plan de la réussite scolaire mais se distingue par un esprit anticlérical, voire franc-maçon. Georges Remi, dont l'éducation sera surtout confiée à des prêtres, échappe pour une fois à leur emprise. Et l'expérience lui réussit, la distribution des prix remis le 31 juillet 1914 en fait foi : Georges totalise 985 points sur 1000; il est troisième sur vingt-cinq au classement général, deuxième en écriture et en flamand, il obtient 40 sur 50 en dessin et remporte la première place en musique et... en conduite.

Au demeurant, ces flatteuses distributions constituent la seule parenthèse heureuse de 1914, première des années noires qu'aura connues Hergé. Le 7 juin, son grand-père, Joseph-Antoine Dufour, s'éteint, laissant un héritage compliqué. Les avanies familiales et les catastrophes nationales se chevauchent, le mauvais sort de la patrie n'étant sans doute pas étranger aux tribulations des Remi, dont les affaires périclitent.

Le 4 août, les Allemands violent la neutralité de la Belgique et, le 20 du même mois, entrent dans Bruxelles. Alexis Remi est dispensé de servir pour cause de charges familiales, mais l'oncle Léon, lui, est mobilisé. Sur une photo de 1915, il pose fièrement, la baïonnette bien droite. Il a encore

1. L'athénée est devenue l'école Eugène Flagey, et la rue de Vienne où il était sis, la rue Major Dubreucq.

belle allure, cambré, la casquette impeccable, très colonel Sponsz sur un cliché de 1916, puis lors de sa convalescence (il fut blessé à Cabourg). Il ne reviendra de la guerre qu'au jour de l'armistice, après quatre ans d'absence.

Au foyer des Remi, les bouleversements sont plus modestes. Élisabeth souffre des suites de sa pleurésie, et le médecin conseille l'air de la campagne. La famille emménage donc en septembre à Watermael-Boitsfort, dans cette rue du Tram [1] dont le nom n'indique pas qu'il s'agit d'une commune bruxelloise plutôt agreste.

A la rentrée scolaire, Georges ne rejoint pas l'athénée, à coup sûr pour des raisons financières : l'école communale n° 3 d'Ixelles, où il restera six années, est gratuite et donc, nouveau changement, fréquentée par des enfants de condition modeste. Comme lui-même, somme toute.

L'automne demi-campagnard a-t-il suffi à ragaillardir Élisabeth ? Toujours est-il que les Remi, en proie à une nouvelle fièvre d'émigration, quittent la rue du Tram pour regagner la rue de Theux, au numéro 93, soit dans l'immeuble voisin de celui qu'ils occupaient deux ans auparavant. Longtemps après, les Dupondt tourneront sans cesse dans le désert pour se retrouver toujours au même endroit...

Georges a huit ans, mais il n'a dépassé l'âge de la raison que pour l'état civil : sur ses cahiers et ses livres scolaires, il griffonne les débuts d'une fresque immense dont, plus d'un demi-siècle après, les chroniqueurs dévots recueilleront les vestiges. Dessinées dans les marges, sur les pages de garde, au bas des feuillets quadrillés, naissent les aventures syncopées, hachées, d'un petit garçon qui ridiculise les Allemands. Les tout premiers essais ont disparu, mais leur suite est connue, répertoriée, aujoud'hui éditée. Sa scolarité durant, le futur Hergé devra affronter les remarques, bonhommes ou carrément sarcastiques, de ses professeurs : « Remi... Répétez donc ce que je viens de dire ! »

A propos des Remi, on ne parlera pas de vie mondaine, ce

1. Devenue l'avenue de Visé.

n'est pas le genre, mais d'un petit cercle d'amis dont l'avenir, pour quelques-uns, dira l'importance. Ainsi, dans les années 1915, la famille de Georges se lie-t-elle avec ses voisins, les Amerlinck et les Van Cutsem. Georges éprouve une affection fraternelle pour Mariette Amerlinck, et des sentiments d'une tendre complicité pour Marie-Louise Van Cutsem. Fille d'un décorateur en vogue, elle est de deux ans l'aînée de Georges. Elle a une raie au milieu, des rubans dans les boucles, un air mutin. On la surnomme parfois Milou – cela ne s'invente pas.

La guerre, l'humiliation, le froid, la pauvreté. Presque la famine. Bruxelles touche le fond du désespoir en cet hiver 1916, et Georges, comme presque tous ses compatriotes, gardera toujours la mémoire (d'essence proustienne sinon de saveur) du rutabaga et du pain sans froment. Tintin connaîtra souvent la faim (sans perdre pour autant ses joues rondes), et la Russie soviétique, théâtre de ses premiers exploits, n'est qu'un immense réfectoire vide où des pensionnaires asilaires se disputent des quignons.

Va cependant la vie civile tandis que, loin des tramways et des ateliers de confection, font rage les batailles qui annoncent Verdun. Élisabeth et Alexis Remi n'en ont que plus de mérite à garder cette élégance vestimentaire dont ils ne se départiront jamais et, a fortiori, à entreprendre un nouveau déménagement – le bon cette fois-ci. En effet, c'est en août 1917 que la famille largue encore les amarres, pour emprunter une métaphore au capitaine Haddock, et met le cap sur le 34, rue de Theux pour y arraisonner enfin. La maison de feu Joseph-Antoine appartenant en indivision à la veuve et aux enfants Dufour, Alexis, Élisabeth et leurs deux garçons y cohabiteront désormais avec la grand-mère Antoinette dont le dru dialecte résonnera dans les pièces hautes de plafond, montant en spirale dans la cage d'escalier marmoréen. Deux ans plus tard, Alexis Remi achètera la spacieuse demeure.

Le monde connaît ses derniers séismes et s'achemine,

avec ses convois de blessés mutilés, gazés, qui commencent à regagner la capitale dans un fracas de sirènes d'ambulance, vers une paix meurtrie, longtemps comateuse, une paix sous le choc.

Il faut de bons yeux et la minutie des « tintinophiles » pour repérer la trame intime d'Hergé dans ce tohu-bohu sanglant, cette apocalypse qui s'est jetée sur un pays si peu préparé à l'horreur guerrière. Le 11 novembre 1918, c'est l'armistice et, au cours des jours qui suivent, l'entrée des soldats belges dans Bruxelles. L'oncle Léon rentre lui aussi. 1918 est aussi l'année où Georges suit ses premiers cours de catéchisme et le mois de mars, celui où le carnet de poésie de Milou Van Cutsem s'orne du premier dessin signé Georges Remi. Il est très imprécis; il représente des animaux un peu chagalliens, dont un coq. Il est offert « à ma petite amie Marie-Louise ». Deux ans plus tard, G. Remi (une étape sur le chemin crypté des initiales) croquera un militaire à casquette allumant sa pipe. Ce dessin-là sera dédié « à ma chère amie Marie-Louise ». Progrès en amour assez lents...

L'Europe, la Belgique, Bruxelles soignent leurs plaies. En 1919, Alexis Remi est donc propriétaire de l'hôtel de la rue de Theux. Il l'a acquis, diraient Joseph Prudhomme et son futur avatar Séraphin Lampion, au nom de sa femme et au grand dam des autres Dufour.

« La famille Remi pourrait être qualifiée de " sociologiquement " catholique, c'est-à-dire que l'on va à l'église pour les grandes occasions, mais que dans la vie courante, on ne se préoccupe pas trop de religion », remarque Hervé Springael [1]. Les événements de 1919 lui donnent tout à fait raison : d'une part, Georges fait sa communion solennelle en l'église Sainte-Gertrude, à Etterbeek, mais, de l'autre, on l'inscrit aux Boy-Scouts de Belgique dans l'espoir que la vie communautaire calme ses ardeurs chahuteuses. Or, dans la

1. Hervé Springael, *op. cit.*

Belgique de cet après-guerre, où la plupart des activités éducatives sont dominées par le clergé (seul le Québec des années 1950-1960 peut donner une idée d'une telle mainmise), ce mouvement sent le fagot. Quoique sans opinions affichées, il n'en a pas moins été fondé par le très anticlérical docteur Antoine Depage. Les Scouts catholiques surnomment d'ailleurs leurs frères ennemis, les Boy-Scouts de Belgique, « les scouts sans Dieu ».

Quant à l'artiste en herbe, très heureux parmi ces innocents mécréants, il s'en tient à une inspiration de circonstance : pour célébrer le premier anniversaire de l'armistice, Georges compose une fresque sur tableau noir et « dans une débauche de craies de couleurs », dira-t-il, où l'armée belge inflige une calamiteuse correction aux troupes allemandes. Il a l'âme héroïque et, pendant la guerre, tenait Joseph Bara, l'adolescent républicain tué par les royalistes en 1793, pour un parangon de la vertu martiale. Il savait par cœur la notice consacrée au martyr de la Révolution par le Petit Larousse : « Pris dans une embuscade et sommé de crier : " Vive le roi ! ", il répondit par le cri de " Vive la République ! " et tomba percé de coups. »

Sur Georges, enfant de treize ans, bon élève et camarade enjoué, l'église, bien entendu, veille – fût-ce sans y paraître et en laissant faire ses prosélytes. En l'occurrence, M. Henri Van Roye-Waucquez, catholique rigide, directeur de la maison Demoulin et, donc, employeur d'Alexis Remi. On ne plaisante pas avec un patron qui, lui-même, ne plaisante pas avec la religion. M. Van Roye-Waucquez songe peut-être que le jeune Georges a été baptisé, a fait sa communion solennelle, qu'il suit des cours de catéchisme, et cela pèse dans le bon plateau. Mais il est écolier chez les laïcs et appartient aux scouts sans Dieu, et cela est inadmissible. Les vœux pieux de Van Roye-Waucquez sont des ordres : en septembre 1920, Georges entre en cinquième moderne à l'Institut Saint-Boniface, collège archiépiscopal d'Ixelles dont les enseignants sont des prêtres. M. Van Roye-Waucquez a probablement réglé les droits d'inscription.

Ce changement-là n'inquiète guère Georges : après tout, il a déjà connu deux écoles. Il se lie même très rapidement avec son voisin de banc, Joseph Weynants, dont les parents deviendront amis des siens, prenant des vacances communes à Ostende. Le grand chambardement est pour l'année suivante, en 1921. A l'instant où le saisit l'appareil photographique familial (raie sur le côté, tête penchée, bras croisés, col ouvert, l'air d'un héritier de la couronne anglaise, blond, sage et d'une réserve de bon ton), Georges est un adolescent sans histoire. Il lit les livres des enfants de son âge. Aucun commentaire sur *Sans famille, Le Général Dourakine, Les Trois Mousquetaires, Les Aventures de Mr Pickwick, Trois hommes dans un bateau*, non plus que sur quelques romans de Mark Twain ni sur ce mystérieux *Roi et paysan*, que Georges évoquera avec nostalgie et que Springael, toujours sur la brèche, date de bien plus tard – repérant ainsi l'une de ces ornières de la mémoire dans lesquelles Hergé tombera souvent. D'autres ouvrages, en revanche, envoient comme des signaux lumineux pour l'influence diffuse, parfois inconsciente, qu'ils auront sur l'œuvre hergéenne : ainsi de *Robinson Crusoé* et, surtout, de *L'Île au trésor*, dont on relèvera des traces profondes dans *Le Secret de la Licorne* et *Le Trésor de Rackham le Rouge*. Et puis, sur le plan graphique, comptent un album d'images d'Épinal et une édition des *Fables* de La Fontaine. Car ces dernières sont illustrées par Benjamin Rabier, qu'Hergé admirait et dont il se souviendra notamment dans les rares planches réussies de *Tintin au pays des Soviets*, celles qui représentent des oies, une chèvre, un âne, une vache, un canard, un lapin et Milou déguisé en tigre, et qu'on croirait issues des *Aventures de Gédéon*.

Numa Sadoul, à qui Hergé confia son goût pour Rabier, découvrit que ce dernier avait inventé au début du siècle, avec le concours du « librettiste » Fred Isly, un certain Tintin-Lutin, gamin insupportable (ce qui marque la différence) mais coiffé d'une houppe blonde. Hergé en ignorait l'existence; du moins le croyait-il, de bonne foi comme toujours.

Pour une enquête sur les lectures de jeunesse, Hergé brossa un joli panorama rétrospectif. Ce document peu connu, réalisé par correspondance, fut publié le 5 décembre 1963 [1] :

« Quel est votre premier souvenir livresque?

– Celui d'un livre reçu lors d'une distribution de prix. Il s'appelait *Roi et paysan*. J'ai oublié le nom de l'auteur. C'était l'histoire, qui m'a paru follement amusante, d'un paysan reçu au palais d'un roi ; par ses manières d'agir et de parler simples, directes et sans détours, il bouleversait la petite cour du monarque. Les illustrations, fort nombreuses, me semblaient également d'une cocasserie irrésistible. Et c'est de cet ensemble " texte-images " que je conserve encore aujourd'hui le souvenir le plus précis.

– Vous aviez quel âge à ce moment?

– Une dizaine d'années. Mais avant cela, d'autres images m'avaient frappé. Une, surtout, qui est à l'origine d'une des plus grandes déceptions de ma vie... C'était une publicité pour une margarine : Era, aux fruits d'Orient... " Aux fruits d'Orient " était la part de la littérature. Quant à l'image... Une caravane s'étirait dans le désert, sous un ciel incroyablement bleu. Quelque part dans le ciel (mais on ne le voyait pas), devait étinceler un soleil tout aussi incroyable. A l'avant-plan, les deux ou trois palmiers de service. On sentait que, depuis des jours et des jours, ces gens et ces bêtes foulaient ainsi le sable brûlant. Peut-être certains étaient-ils tombés en chemin et leurs ossements blanchis jalonneraient-ils la route suivie par la caravane... Ils marchaient toujours, n'ayant qu'un but : amener à destination les fabuleux fruits d'Orient qui serviraient à fabriquer cette margarine à laquelle je rêvais de goûter un jour. Et ce jour arriva... Cédant à mes prières, ma mère avait fait l'emplette d'un paquet de margarine. Elle m'en prépara une somptueuse

1. Dans *Les Nouvelles littéraires*, interview réalisée par l'auteur.

tartine dans laquelle je mordis avec une ferveur aiguisée par des semaines d'attente, de désir et d'espoir... Je vous le disais : une des pires désillusions de ma vie... Sans doute la caravane s'était-elle perdue corps et biens, car, manifestement, dans ce que je mangeais là, rien ne révélait la présence du moindre fruit d'Orient.

– Avez-vous subi l'influence de dessinateurs comme Caran d'Ache ou Christophe?

– Je n'ai connu Caran d'Ache que par quelques dessins, et beaucoup plus tard. Même chose pour Christophe, dont je n'ai lu les œuvres qu'il y a quelques années. Mais d'autres dessinateurs me fascinaient. Je me souviens de cartes postales représentant des scènes de la fable *Le Corbeau et le Renard*, illustrées par Benjamin Rabier. J'étais émerveillé par la sûreté du trait, par la franchise des couleurs appliquées en aplats; longtemps, j'ai considéré Rabier comme un sommet dans la création artistique, bien au-dessus de Rubens et de Rembrandt. Plus tard, j'ai découvert Alain Saint-Ogan, le charmant créateur de *Zig et Puce*, et c'est plein d'admiration pour son talent, nonchalant et bonhomme, que je suis allé un jour à Paris pour lui exprimer de vive voix cette admiration.

– Et Jules Verne? A quel âge est-il intervenu?

– J'en rougis mais j'avoue n'avoir lu de Jules Verne, aux environs de mes treize-quatorze ans, que *Vingt mille lieues sous les mers*; livre qui – ma honte ne fait que croître – n'a pas produit sur moi une très forte impression. Je ne croyais pas à cette histoire. C'était " inventé "! Ce n'était pas possible, voyons! C'était une sorte d'attrape, comme Era, aux fruits d'Orient!... Pardonnez-moi, ô Jules Verne!... Encore à présent, ce que j'attends, avant tout, d'un roman, c'est qu'il paraisse " vrai ", qu'il m'entraîne à la suite des personnages dans une aventure " vécue ".

– Étiez-vous intéressé par d'autres récits?

– Oui, bien sûr! Je me souviens d'avoir dévoré de petits fascicules qui racontaient, chaque semaine, les exploits du

cow-boy Jim Kannah. Ou encore, après l'autre guerre, la collection " Patrie " qui m'attirait par ses dessins de couverture, débordant de couleurs et d'action. J'ai aussi lu *Sans famille*, d'Hector Malot, mais c'était un livre sans illustrations : dès lors moins évocateur pour le visuel que j'étais et que je suis resté.

– Et la comtesse de Ségur?

– Je n'ai lu d'elle que *Le Général Dourakine*. La sensation que me procurait ce livre était celle du dépaysement : dans le monde où je vivais, il n'y avait ni calèches, ni domestiques, ni général russe; ce dernier me faisait un peu peur, avec sa moustache hérissée; et je retrouve encore au fond de moi-même l'effroi que me causait telle illustration où l'on voyait le fouet s'abattre sur les enfants.

– Quand êtes-vous allé pour la première fois au théâtre?

– J'ai oublié le titre de la première pièce que m'ont mené voir mes parents. Tout ce dont je me souviens est que quelqu'un, dans cette pièce, était tué en duel. Après la dernière réplique, le rideau tombe. Le voilà qui se relève et que les acteurs viennent saluer le public. Stupéfaction : parmi les comédiens, tout guilleret, tout souriant, le mort!... J'étais abasourdi. Indigné, aussi. Comment? C'était donc une nouvelle tromperie... Une fois de plus j'avais été dupe... Era, aux Fruits d'Orient...!

– Vous a-t-on conduit aussi à l'opéra?

– Quelque temps après, j'ai vu *L'Arlésienne*, de Bizet. Et quand je dis que je l'ai vue... Tromperie sur la marchandise, pour ne pas changer! La pièce s'achevait sans qu'on eût aperçu le bout du nez de l'Arlésienne annoncée. Je quittai le théâtre avec, dans la bouche, le goût d'une ancienne tartine.

– Et le cinéma?

– Là, au moins, les morts avaient la discrétion de ne pas revenir parader après leur trépas. Je me rappelle un film de cape et d'épée, *Les Pardaillan*, où m'avait accompagné mon jeune frère. Pendant des semaines, la maison a retenti du bruit de bâtons qui s'entrechoquaient. Rentrés de l'école,

mon frère et moi, nous nous battions en duel... Après, ce furent les Max Linder, les Charlot, les Harry Langdon.

– Quel livre vous a le plus marqué entre douze et seize ans?

– Incontestablement *Les Trois Mousquetaires*, dans la collection Nelson. C'est à travers cette œuvre que j'ai pénétré dans la " littérature ". Je l'ai lue à quinze ans, avidement. Cela, au moins, c'était " vrai "!... Sou après sou, j'ai économisé pour acheter la suite : *Vingt ans après*, que j'ai dévoré de la même manière. Puis, *Le Vicomte de Bragelonne*. Ah! le chagrin de voir mourir, sous mes yeux, le brave d'Artagnan, le noble Athos, le bon Porthos!... Sur Aramis, par contre, j'étais plus réservé.

– L'école vous a-t-elle laissé le souvenir de certains textes?

– Peu de textes en vérité... Sans doute à cause de moi-même mais aussi, je crois, à cause de la personnalité de mes professeurs et de la manière dont leurs cours étaient donnés. Tout cela manquait de flamme... C'est après le collège que j'ai fait une grande découverte : celle de l'humour anglo-saxon, Jerome K. Jerome, Mark Twain, le *Pickwick* de Dickens.

– Retrouve-t-on l'une ou l'autre " influence " dans *Les Aventures de Tintin*?

– Sans doute sont-elles nombreuses. Mais la plus importante, me paraît-il, est celle, justement, de l'humour anglo-saxon.

– Quels auteurs et quels livres souhaitez-vous que lisent aujourd'hui les enfants?

– Je ne sais pas... Il y a tant de bons auteurs et de beaux livres... Orienter les lectures des jeunes est l'affaire de leurs maîtres : ceux-ci, heureusement, sont bien meilleurs que de mon temps. Si j'étais professeur, je conseillerais l'éclectisme, l'élargissement des horizons. A ce propos, permettez-moi un aveu. Je trouve dans les journaux ou j'entends constamment cette phrase, au sujet d'un grand jeune

homme, depuis longtemps sorti de l'adolescence : " il ne lit que Tintin "... Eh bien ! cela me gêne. A ce genre de " disciple " attardé, encombrant, abusif, j'ai toujours envie de dire, à la manière de Gide : " Maintenant, Nathanaël, va-t'en !... Quitte Tintin, Nathanaël !... Quitte Tintin ! " Mais cela, c'est une confidence : ne le répétez pas à mon éditeur. »

A Saint-Boniface, la première année scolaire de Georges touche à sa fin. Tout va bien : il est troisième de sa classe. Mais à la rentrée, son moral connaît un mauvais coup, dans un autre domaine (mais si proche !) que celui des études. Sur la lancée de l'opération Van Roye-Waucquez et sous la probable pression des prêtres de l'Institut, M. et Mme Remi lui font quitter « les scouts sans Dieu » pour l'inscrire chez les scouts de Saint-Boniface, une troupe affiliée à la fédération des Scouts catholiques de Belgique, les « Belgian Catholic Scouts », pour respecter l'idiome de Baden-Powell.

Georges en conçut un vif désagrément, pis : un sentiment de trahison, et c'est là la première manifestation d'un sentiment qui ne quittera jamais Hergé : la fidélité.

Si cette rupture forcée avec les Boy-Scouts de Belgique l'a meurtri, aucun de ses nouveaux camarades ne perçoit alors son chagrin. Au contraire, Georges passe tout de suite à leurs yeux pour un merveilleux initiateur, dispensant sans compter les connaissances acquises au sein de la troupe précédente, mieux formée et plus au fait des techniques scoutes (maniement du lasso, constructions en bois, technique des nœuds) que les néophytes de Saint-Boniface. Il est vrai que le jeune garçon a la joie de retrouver, sous la dynamique autorité de l'ingénieux, jeune et aventureux abbé Charles Helsen, son camarade et ami Joseph Veynants. Et quand il entre à la patrouille des Aigles, dont la devise est « Passez en faisant le bien », il sympathise d'emblée avec son chef, Pierre Delville, dit « Aigle Impérial », lui-même très impressionné par la personnalité de la nouvelle recrue : « Au fond,

dira-t-il, c'est grâce à Georges que nous sommes devenus de véritables scouts. » Enfin, aux côtés de l'abbé Helsen, un responsable laïque, le journaliste René Weverbergh, ne va pas tarder à jouer un rôle capital dans le destin d'Hergé.

Au cours d'un entretien accordé au *Monde* en 1973, Hergé confiait : « Le scoutisme m'a donné le goût de l'amitié, l'amour de la nature, des bêtes, des jeux. C'est une bonne école. » Une école de débrouillardise, certes, et Tintin héritera une adresse superlative comme si l'enfant méconnu qu'il fut avait appris, de manière quasi innée, à manier le lasso, grimper aux arbres, conduire des locomotives et des avions, bref comme s'il avait été, lui aussi, un scout surdoué. Mais c'est surtout une bonne école de dessin car Georges Remi S.B. (lire « Scout de Belgique » – ainsi signe-t-il alors quelques œuvres), chapeau à larges bords, short, foulard et longues chaussettes, est bel et bien le premier avatar du glorieux Hergé.

Longtemps, l'enthousiasme de Georges, devenu en 1923 chef de patrouille des Écureuils et baptisé – ou plutôt totémisé – « Renard Curieux », se traduira autant par les exploits physiques que par une véritable furia de dessins. Tous ses amis de l'époque ou ses simples camarades (les premiers étaient scouts comme lui-même et l'appelaient par son prénom ; les seconds n'étaient qu'élèves à Saint-Boniface et, pour eux, il était Remi), tous, outre Joseph Weynants, les Pierre Jeanjot, les François Denis, les René Mergeay, témoignent de l'intense activité graphique, de la vraie débauche de croquis d'observation et de caricatures auxquelles se livre Hergé.

1922 et 1923 sont d'essentielles années d'apprentissage. Georges va découvrir le monde, se promener dans d'autres paysages que ceux de la rue de Theux et des vacances rituelles à Ostende, quitter pour des semaines le milieu familial, notamment le frère cadet qui se fait encombrant et explorer avec fougue et désordre l'univers artistique où il finira par régner, en maître serein.

Il aborde tous les genres : le dessin réaliste, le croquis d'observation, la caricature. Il en noircit des feuilles volantes mais, aussi et toujours, les espaces vierges, dans les marges des livres ou au bas des devoirs – comme cette jolie Espagnole, à haut peigne et châle fleuri, qui s'étonne peut-être de figurer sur la même page qu'un devoir d'allemand. Benoît Peeters [1] a collationné ces précieux prolégomènes : trois profils royaux, ceux de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, d'une autorité narquoise dans l'utilisation du noir et blanc ; un groupe de bonshommes, genre fonctionnaires, fêtant Noël avec des mines lugubres ; quatre militaires en promenade sur la rade d'Ostende ; un orchestre de jazz nègre. Ces dessins n'ont aucune parenté entre eux. D'ailleurs, leur auteur ne prétend pas à la moindre cohérence. Il ne prétend, à vrai dire, à rien d'autre qu'à travailler, à multiplier les exercices comme si de la réussite particulière de tel ou tel allait dépendre l'avenir, du moins son orientation. Ce qui sera vrai, mais mettra du temps à le devenir.

Au collège, où il est au demeurant bon élève, Georges croque continuellement – avec un beau mépris de l'orthodoxie qui amuse ou agace, c'est selon, ses professeurs d'art plastique. L'abbé Proost, lui, qui eut Remi pour élève en 1920, y avait vu assez clair : « Chez ce garçon, un autre dessin est inné ! Ne vous en faites pas, on en reparlera. »

En randonnée, sur une photo prise dans une rue d'Innsbrück, où trois de ses camarades s'appuient sur un alpenstock, Georges, d'une taille nettement plus modeste, le béret enfoncé jusqu'aux oreilles, serre à deux mains son précieux calepin. Entre les trois cimes du mont Lavaredo, dans les Dolomites, et l'apparition des chemises noires mussoliniennes (qui reviendront dans le folklore musclé de la Bordurie au temps du *Sceptre d'Ottokar*), il ne dédaignera pas la « prise de vue » citadine : promeneurs du dimanche et buveurs de bière. Il dessine jusqu'à la frénésie. Il ne lâche pas son carnet de croquis, même quand il aide à pousser

1. *L'Univers d'Hergé, op. cit.*

l'invraisemblable charrette à bras, entièrement démontable, conçue par l'abbé Helsen. De trois semaines passées à travers Suisse, Autriche et Italie, il rapporte une relation illustrée, sobrement intitulée : « Camping au Tyrol, du 27 août au 18 septembre 1922. »

Quelques mois auparavant, sous l'impulsion admirative de René Weverbergh, Remi avait collaboré au journal de la troupe de Saint-Boniface, *Le jamais assez*, puis au *Boy-Scout* (qui deviendra *Le Boy-Scout belge*), mensuel de la fédération. Ses dessins sont avant tout pratiques, documentés et documentaires – comme ces illustrations académiques presque anonymes de l'éternel exercice du lasso, vrai pont-aux-ânes de la vie scoute.

Entre deux voyages, à la charnière de deux années scolaires, le 18 septembre 1922 exactement, jour de son retour du Tyrol, Georges participe aux réjouissances qui fêtent bourgeoisement l'arrivée dans la famille Remi de Marie-Louise, fille de l'oncle Léon. Marie-Louise, alias Bilebise, cousine germaine de Georges et de Paul, sera pour les deux frères une mascotte choyée, tôt arbitre de leurs conflits dont résonne le voisinage (il n'est de secret pour personne que les garçons se bagarrent beaucoup; ils s'assommeront même un jour mutuellement au cours d'un burlesque assaut de boxe), mais deviendra, en dépit de leurs quinze années de différence, la confidente élue par Hergé, presque une sœur.

Marie-Louise sera conquise par ce cousin aventureux. Il n'est pourtant pas joli garçon, avec des dents trop grandes, le béret chiffonné, le menton plutôt fuyant et une vilaine couche de gomina graissant de raides cheveux blonds. Mais son élégance vestimentaire fait déjà florès, qui doit peut-être à l'atavisme (qui, dans la famille Remi, ne travaille pas dans la confection?) mais aussi à l'audace personnelle : ces chaussettes d'un jaune violent, ces cols de chemise empesés, ces cravates rayées, ce pull-over en jacquard, sous le strict complet qu'orne une pochette nonchalante, bref ce style original entre sagesse et invention en séduira plus d'une et vite,

très vite Georges Remi passera à Bruxelles pour un dandy qui ne déteste pas faire des victimes.

Cela, c'est Georges à la ville, côté cour si l'ont veut. Côté jardin, Renard Curieux revêt l'uniforme réglementaire et porte le béret qui immortalisera Quick dans quelque huit ans. Le moyen aussi d'être coquet quand l'infatigable abbé Helsen emmène sa troupe, en l'été 1923, à travers les Pyrénées! Trois cents kilomètres à pied, avec halte à Lourdes mais surtout ascension du Vignemale qui culmine à trois mille mètres. « Les Pyrénées, dira Hergé avec émotion, ce fut le Tibet de ma jeunesse. » Quand on sait ce que représentera pour lui l'exploit inouï de *Tintin au Tibet*, autant dire que les Pyrénées, ce fut le rêve éveillé, voire la naissance à une autre vie.

Évoquant sa jeunesse à Benoît Peeters, quelques mois avant de disparaître, Hergé déclarera tout de go : « Mes souvenirs ne commencent à s'éclairer, à se colorier, qu'au moment du scoutisme. Avant cela, c'est une espèce de grisaille [1]. » Fallait-il donc que le cercle de famille l'enserrât pour qu'il célèbre ainsi [2] une vie communautaire aussi bornée et aussi aliénante! Il y avait certes les voyages et ce Tibet (aussi magique que celui de Frank Capra dans *Horizons perdus*) qui ressemble au cirque de Gavarnie. Mais, si exaltantes fussent-elles, surtout quand il était le porte-fanion, ces expéditions ne duraient que le temps des vacances. Et le scoutisme, lui, est une mobilisation permanente.

« Mes souvenirs ne commencent à s'éclairer... » Pour trace de la radieuse aurore, nous avons le programme du jamboree de 1923, orné d'une frise de Remi. Placées « sous le haut patronage de Son Éminence le cardinal Mercier, archevêque de Malines », les journées des 19, 20 et 21 mai offrent un mélange de gymnastique et de bondieuserie, alternant messes de communion, montage d'un pont, « concours de signalisation, de nœuds, d'ambulance et de

1. Il avait tenu les mêmes propos dans *Le Monde* en 1973.
2. Même compte tenu de ses failles de mémoire.

clairons » (!), bivouacs et « courses relais avec transmission d'un message oral ». On a connu plus folichon.

Il n'empêche. Georges joue franchement le jeu. Il est solidaire des simples réjouissances comme de ces antipathiques simagrées crypto-militaires. Sous son crayon, le scout peut être un garçon risible, plié sous le poids de son matériel, embarrassé de ses mouvements et incapable de traire une vache; mais il est le plus souvent ce quasi-surhomme au menton dur et à l'œil froid, mi-héros de western, mi-allégorie fasciste. Et Georges poussera le zèle jusqu'à devenir, en quelque sorte, l'artiste officiel du mouvement – notamment en offrant pompeusement un dessin rehaussé d'aquarelle (l'intérieur d'une tente au dénuement tout spartiate) « à notre cher chef de patrouille Pierre Delville à l'occasion de sa nomination au grade d'assistant ». Chef, grade... où est passée la vie civile entre les deux guerres?

Hergé autodidacte. Mis à part Benjamin Rabier et, peut-être, les naïvetés spinaliennes, l'époque est, pour l'heure, à court de sources. Hergé comme les autres. Son style, plutôt son absence de style, s'en ressent. Son crayon court et courra longtemps dans tous les sens, en une boulimie protéiforme. Ôterait-on signatures et points de repère que nul ne pourrait attribuer sûrement à Remi tels travaux académiques et telles tentatives d'humour. Les astrologues et lui-même mettront cette dichotomie au compte des Gémeaux. Foin d'ésotérisme, il est un constat plus simple : comme d'autres prouvent le mouvement en marchant, Hergé prouve le dessin en dessinant. Parfois très mal.

Si son génie n'a jamais cessé d'être une longue patience et s'il a toujours préféré travailler en autarcie, reprenant continuellement son œuvre, la corrigeant, la redressant, mais la reniant rarement, quand même ne fut-il pas tout à fait fermé aux influences. Il dessine depuis quelques années quand il rencontre soudain la bande dessinée anglo-saxonne, avec

son mouvement, son dynamisme, parfois sa violence sans rapport avec les aventures publiées dans *L'Épatant* ou *Les Belles Images*, les illustrés qui font florès dans la Belgique des années vingt.

Pierre Delville, « notre cher chef de patrouille » et ses frères et sœurs avaient séjourné en Angleterre pendant la Première Guerre. C'est donc chez eux que Georges découvre des magazines relativement exotiques, dont une collection de *The Rainbow (L'Arc-en-ciel)*. L'un des héros animaliers est un certain *Tiger Tim*...

Parle-t-on d'Hergé qu'il faut croire aux signes, au moins autant qu'il y croyait lui-même. *Tiger Tim*, cousin euphorique de Tintin, est à coup sûr le père spirituel de ce *Tim l'Écureuil* créé par Hergé en 1931, et *Tim l'Écureuil* lui-même trouve son origine patronymique dans cette patrouille des Écureuils dont Georges fut le chef sous le totem de Renard Curieux. Nous sommes déjà dans la spirale de l'imagination verticale, celle qui creuse les trous plus qu'elle ne balaie l'horizon. L'inspiration hergéenne est, d'abord, un gigantesque tire-bouchon.

Dans les années qui suivent, *Tiger Tim* sera rejoint par *La Famille Illico* de Geo Mac Manus, par *Krazy Kat*, par *The Katzen Jammer Kids* (en France : *Pim Pam Poum*), tous découverts dans les journaux mexicains, adressés au *Vingtième Siècle* par son envoyé spécial Léon Degrelle, qui n'était pas encore le patron du fascisme belge. Et puis ce sera *Zig et Puce* d'Alain Saint-Ogan, l'illumination.

Nous n'en sommes pas là ; Hergé non plus. Il entre en ces années 1924 et 1925, dans la phase des révélations : il va découvrir simultanément la passion amoureuse et le chagrin, l'évidence de son talent et le monde du travail. Sans rompre pour autant avec le scoutisme, bien au contraire puisque ses premières activités quasi professionnelles et la plupart de ses vacances lui sont consacrées.

À Saint-Boniface, il continue à mener de bonnes, voire d'excellentes études (il sort de l'Institut premier de sa classe,

à la fin du cycle secondaire, en juillet 1925) et une intense activité graphique – dont sont les heureuses victimes un manuel de trigonométrie, un autre d'économie politique, un cahier d'algèbre et, surtout, un exemplaire de *David Copperfield*, étudié en classe d'anglais. Dickens lui-même y est portraituré, et Mr Pegotty, Mr Barkis, Dora, David et Pickwick. C'est vif, enlevé, sans prétention aucune mais avec un sens rare de l'expression et des proportions. Dans le même volume, d'autres croquis n'ont pas de rapport avec le roman (des automobiles, des silhouettes modernes) mais ne se départent pas de ce charme inventif qui distingue Hergé d'un studieux apprenti dessinateur. Qu'il sera aussi, hélas, quand il s'y croira obligé tant seront forts chez lui, longtemps, le conformisme social et la soumission à l'employeur.

Ainsi, les dessins qu'il donne au *Boy-Scout* sont plats, d'humour et de trait. On est loin des improvisations dickensiennes, tout près en revanche du comique troupier. Le premier, de décembre 1924, où est repérée la signature « Hergé » (c'est un adieu définitif à Georges Remi) représente deux gamins hilares illustrant le titre de la rubrique « Coins des louveteaux ». C'est quelconque. La suite empire. Un scout est en train de se noyer; sur la rive, un camarade calme sa panique; légende : « – Un instant, te presse pas, le temps d'aller chercher mon Kodak et j'arrive. » Un scout s'est réfugié sur une branche, assiégé par un bouledogue mauvais; légende : « *Le scout* : – Rappelez donc votre chien! *Le paysan* : – Ne vous en faites pas, il ne sait pas monter aux arbres. » Des troufions sont alignés, l'arme au pied; un autre les rejoint, en retard; au premier plan, le sous-chef gueule : « – Le premier qui arrive encore dernier dans les rangs, je le tire dehors et je le f... dedans! » Ce dernier est extrait de « La page du rire ». On n'insistera pas.

Quelques mois plus tôt, en septembre 1924, Georges Remi, alias Renard Curieux, illustrait (il n'était pas responsable des textes) une rubrique bizarrement intitulée « Atelier

de la fleur de lys », qui sévira quelque temps. On y lit, entre autres inepties : « Si donc l'artiste a une vie saine et bonne, ses œuvres seront en général bonnes, tandis qu'un artiste, de talent peut-être, mais de mauvaise vie, produira des œuvres qu'on nommera chefs-d'œuvre mais qui produiront beaucoup de mal. » Le scoutisme rend-il idiot ?

Plus sympathiques sont ses activités théâtrales, scoutes elles aussi, auxquelles il se livre comme décorateur et affichiste bien sûr, mais aussi comme acteur, voire comme chanteur. Saint-Boniface avait engendré en 1924 le groupe des « Macchabées » et, en 1925, celui des « Gargouilles » auquel appartient Georges. Macchabées et Gargouilles fusionnent pour former les « Gargamacs », qui animèrent à la fin des années vingt des fêtes enfantines, visitèrent orphelinats et maisons de retraite, bref firent les clowns pour la bonne cause.

Scoutisme encore, mais pour un dernier camp, en juillet 1925, à Mol, dans la province d'Anvers. Sur ce camp, Hervé Springael a recueilli le témoignage d'un ancien condisciple d'Hergé, Corneille de Keyser. On n'est pas obligé d'y prêter attention, sauf pour goûter l'effet de contraste. En effet, qu'y a-t-il de commun entre ce puéril adolescent qui participe à la destruction d'un vieux chaland abandonné pour alimenter un feu de camp, qui compose des âneries et chante *J' voudrais des pommes de terre, de terre !* et l'élégant jeune homme photographié avec Milou Van Cutsen, toujours en 1924 ? Le signe des Gémeaux, mais c'est bien sûr...

Le signe des Gémeaux, peut-être ; l'amour, sûrement. Sur l'album de Marie-Louise figurent de nombreuses photos de Georges et, au dos de l'une d'elles, ces mots : « Georges Remi la belle année 1924. » Après un si long temps d'amitié amoureuse, ce fut le coup de passion. Ils posent, seuls ou avec des amis, les bras enlacés, en couple sûr de ses sentiments et de son destin. Il ne leur fait pas de doute que l'avenir leur appartient et, à la fin de l'année 1925, Georges pose officiellement sa candidature de fiancé. C'est le dépit et la

blessure : Mme Van Cutsen ne veut pas entendre parler d'un gendre à la fortune inexistante, au métier incertain et aux ambitions aléatoires. Elle exige la rupture et l'obtient. Dans l'entre-deux-guerres, on ne sautait pas si aisément les frontières sociales.

Hervé Springael, véritable reporter de l'intimité hergéenne, rapporte que Marie-Louise épousera un ingénieur dont elle divorcera, qu'elle n'oubliera jamais Georges et que celui-ci, comme dans une chanson réaliste, cherchera la consolation auprès d'une Lucie, rencontrée dans un dancing. Dont acte. Nous sommes en 1925. Tim l'Écureuil pénètre dans le monde des grands. Il a dix-huit ans. L'âge du premier baisser de rideau.

CHAPITRE II

« LE XX^e SIÈCLE »

Depuis quelques mois, Remi a un début de situation. Il songe vaguement à apprendre le dessin, entendons : ses règles académiques dont, bizarrement, l'ignorance lui pèsera toute sa vie. Échec sans appel : « Je suis allé un soir – un seul soir ! – à l'école Saint-Luc, mais comme on m'y avait fait dessiner un chapiteau de colonne en plâtre, et que ça m'avait ennuyé à mourir, je n'y suis plus retourné [1]. » Il ne voulait pas du plâtre mais du modèle vivant ; or, ajoute-t-il, dans ces écoles catholiques, « le nu, c'était Satan, Belzébuth et compagnie ! »... Hergé n'ira donc pas en enfer puisque, même libéré de ses censeurs, il ne publiera jamais un dessin de nu. Et jamais non plus il ne remettra les pieds dans une académie. L'art d'Hergé est d'un autodidacte. Il est quasiment de génération spontanée.

La visite éclair à Saint-Luc est donc sans conséquences professionnelles. En revanche, l'offre que fait à Georges, René Weverbergh, en septembre 1925, est à l'origine de développements inouïs, qu'à l'époque, bien sûr, Hergé lui-même ne peut pas entrevoir.

Weverbergh l'avait déjà introduit au *Boy-Scout*, qu'il continue à fournir en illustrations et en gags, disons inégaux. Cette fois-ci, il lui offre sinon un métier, du moins une activité : lui-même collaborateur du *XX^e Siècle*, il propose au

1. Numa Sadoul, *Entretiens avec Hergé : Tintin et moi*, Éd. Casterman.

jeune homme d'entrer au service des abonnements. Ce n'est pas exaltant mais, contrairement à ce que pense Mme Van Cutsen, c'est ce qu'on appelle le pied à l'étrier.

Le XX^e Siècle. Un quotidien, d'abord démocrate-chrétien, dont l'origine remonte à 1895, sous le pontificat de Léon XIII, mais dont Fernand Neuray sut asseoir la réputation en négociant un virage vers la droite. Le journal appartient à l'appareil ecclésiastique. L'année précédant l'engagement d'Hergé, c'est le primat de Belgique, le célèbre cardinal Mercier (on se souvient qu'il patronna, en tant qu'archevêque de Malines, ce jamboree scout de 1923 auquel participa Georges) qui nomme un nouveau directeur. Son choix se porte sur l'homme le plus discutable qui soit : l'abbé Norbert Wallez.

Très grand, assez fort, le verbe haut et le geste abondant, Wallez en impose. « L'abbé Wallez a eu sur moi une énorme influence, dira Hergé. Pas du point de vue religieux, mais il m'a fait prendre conscience de moi-même, il m'a fait voir en moi [1]. »

Au moment où ce curé de choc en prend les commandes, *Le XX^e Siècle*, qui siège à Bruxelles au 11, boulevard Bischoffsheim, tire à quelque dix mille exemplaires. Son principal concurrent, catholique lui aussi, mais plus respectable et plus fortuné, est *La Libre Belgique*. Peut-être sont-ce ses collaborateurs qui surnomment *Le XX^e Siècle* « la prostituée de la presse belge », car Norbert Wallez, dont le journal connaît de grosses difficultés financières, n'est pas très regardant sur le choix des moyens pour séduire d'éventuels commanditaires.

Il est en revanche inflexible sur la ligne politique. Wallez, c'est l'extrême droite aux confins de l'hystérie, le sabre et le goupillon contre la faucille et le marteau. L'abbé bouffe du bolchevique, lit Maurras et admire Benito Mussolini dont une photo dédicacée orne son bureau directorial. Ce n'est pas un « facho », c'est un fasciste. Et il n'est tout de même

1. *Ibid.*

pas innocent que le correspondant du *XX^e Siècle* au Mexique soit Léon Degrelle qui paradera bientôt à la tête du mouvement rexiste.

Toujours est-il que cet ogre fascinera Hergé, comme il fascina tous ceux qui ne le haïrent point. Wallez, c'est à prendre ou à laisser. Hergé prendra (et avec quel enthousiasme!), mais pas d'emblée. Pour la bonne raison qu'au service des abonnements où il s'ennuie à périr, on ne voit guère ce directeur tonnant et charismatique.

Amoureux meurtri, dessinateur frustré, Georges ne voit qu'une solution pour sortir de son désarroi : l'engagement, le service militaire anticipé. Il franchit le pas le 16 août 1926 avec son ami François Denis, un ancien de Saint-Boniface qui a pieusement conservé tous les dessins de Georges en marge des manuels scolaires. De toute manière, Remi était séduit par l'uniforme. Il avait même un temps envisagé d'entrer dans la carrière des armes. Son antimilitarisme, assez évident dans *Les Aventures de Tintin*, sera donc non pas un réflexe de jeune homme, mais le fruit d'une réflexion adulte.

Que Remi ne s'épanouisse guère dans les bureaux administratifs du *XX^e Siècle* est bien concevable, mais il a tout de même des compensations : sa collaboration au *Blé qui lève* depuis le 21 février et, surtout, la publication de sa première œuvre d'envergure, *Les Aventures de Totor, C.P. des Hannetons*, dans *Le Boy-Scout* devenu en 1927 *Le Boy-Scout belge*. 1926 est donc une année beaucoup moins terne que Georges lui-même avait pu le redouter.

C'est Stéphane Steeman, sacré par Benoît Peeters « le plus acharné des hergéophiles », qui exhuma la trentaine de dessins, peut-être oubliés de leur auteur, qu'Hergé donna au *Blé qui lève*. Il s'agissait d'une revue d'obédience catholique qui se voulait le « journal des avant-gardes de l'A.C.J.B. » – comprendre : Action catholique de la jeunesse belge. On y

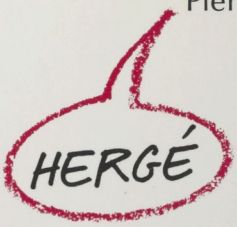
retrouve bien entendu l'ombre tutélaire de l'omniprésent cardinal Mercier qui adresse des messages lyriques (« le sol généreux de vos âmes... », « des volontés hardies, agissantes, conquérantes... », « soyez des hommes d'oraison ») et, si l'on ose dire, veille au grain. Hergé illustrera parfois directement les propos du prélat en une imagerie vaguement médiévale : chevalier en armure à genoux devant son épée dont le pommeau forme une croix, cavalier sur cheval caparaçonné, archer visant le ciel – mais il orne aussi de vignettes des rubriques aussi diverses que « Sports », « Actualités », « Page d'histoire » ou « Voyages », signe des portraits réalistes et donne dans le dessin d'humour, avec un réel bonheur d'ailleurs. Mais, quel que soit le thème, il peaufine sa technique et parvient vite à maîtriser toutes les ressources du noir et blanc, en travaillant beaucoup les effets d'ombre que, paradoxalement, il abandonnera presque aussitôt dans *Tintin*. Sa collaboration épisodique au *Blé qui lève* durera deux ans, jusqu'en 1928.

Les Aventures de Totor, techniquement inférieures, ont une autre importance pour la suite des événements. Texte et dessins d'Hergé, inspiration scoute, prémisses américaines, influences cinématographiques, humour catastrophique... « Ce n'était d'ailleurs pas encore de la véritable bande dessinée, dira Hergé. Il s'agissait d'une histoire écrite et illustrée avec, de temps en temps, un timide point d'exclamation ou d'interrogation [1]. » Bref quelque chose d'assez proche de *Bécassine* et des premiers *Pieds Nickelés*. « Je me suis beaucoup amusé à la raconter, cette histoire, ajoutera-t-il. Cela n'avait ni queue ni tête – il n'y avait pas l'ombre d'un scénario – et j'ai été étonné de constater que cela avait pourtant l'air d'amuser aussi les autres. » Il faut croire que les temps ont changé : aujourd'hui *Totor* n'arracherait pas un sourire au plus indulgent des bambins.

Et pourtant, si ratées soient-elles, les aventures du chef de patrouille des Hannetons, écrites avant tout par un scout

1. *Ibid.*

Pierre Ajame



Pierre Ajame – journaliste au *Nouvel Observateur* – a consacré les dernières années de sa vie, et donc ses dernières forces, à écrire ce livre sur Hergé.

Pierre Ajame était moins archiviste qu'homme de plume et de lecture. Il a choisi de se pencher sur l'œuvre comme un voyageur doué de cette culture, de ce don de synthèse et de comparaison qui sont le lot des grands lecteurs. Tintinophile enragé, il est parti sur les traces de son héros, tel un détective littéraire relevant un à un des indices à peine visibles. Il a fouillé l'histoire d'Hergé, l'Histoire tout court, dressant la toile de fond indispensable à la compréhension de l'œuvre, laquelle reste toujours au premier plan, branches et racines.

Pierre Ajame avait presque terminé ce livre lorsque la maladie l'emporta. L'ouvrage était à peu près achevé. Il restait à en corriger les scories et à en assurer la bonne publication. Et s'il y a quelque douleur à relire et achever le travail d'un ami disparu, les bonheurs existent aussi. Ce sont ceux de l'ultime rencontre. Ils sont ici inespérés. Pierre Ajame écrivant sur Hergé, c'est Pierre Ajame tel qu'en lui-même : une générosité, une plume, un paradoxe.

Dan Franck

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00870888 7

9 782070 721863 91-I A 72186 ISBN 2-07-072186-8 125 FF tc

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre